

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 16

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

donnée par M^{me} et M. Th. Jacky avec le concours de l'excellent violoncelliste amateur, M. J. Marmier, d'Estavayer, et dont le programme indique le sérieux avec lequel le bon directeur de musique de la petite ville prend toute sa tâche d'éducateur.

Quelques concerts que provoque la prochaine fête cantonale des « Chanteurs Vaudois » et dans lesquels figurent avant tout les *Scènes de Frithjof* de Max Bruch (Lutry, directeur M. Porchet; Cossonay, directeur M. Schmidt), et il ne nous restera plus qu'à jeter un coup d'œil sur les principales auditions de la

Suisse allemande.

MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno ont rencontré à Bâle et à Zurich le même accueil triomphal de la part du public, assez « partagé » du côté de la critique. Je ne m'y arrêterai pas, afin de cueillir encore au hasard des notes de mes correspondants, à Zurich, deux exécutions chorales qui sans être comparables l'une à l'autre, furent toutes deux très dignes : le « Gesangverein » de M. Paul Hindermann interprétait, le dimanche des Rameaux, les *Sept paroles du Christ* de Jos. Haydn (une œuvre que, sans grand dommage, on pourrait laisser dormir sur les rayons des bibliothèques !), avec le concours de M^{mes} Hindermann et Wettstein, de MM. Hürlimann et Barblan et de l'excellent organiste, M. Armin Knecht ; — le « Gemischter Chor », sous la direction de M. Volkmar Andreae, donnait, le Vendredi-Saint, une audition forte et vivante — mais peut-être moins grave et moins profondément impressionnante qu'en d'autres occasions — de la *Passion selon St-Matthieu*, l'œuvre éternelle du seul musicien qui ait su envelopper les paroles du Christ d'une atmosphère musicale digne d'elles. Voyez l'*arioso* de la première « cène des apôtres » ! M. F. von Kraus en fut l'interprète admirable, autour duquel se groupaient M^{mes} M. Möhl et Adr. von Kraus-Osborne, MM. L. Hess et Piet Deutsch, tandis qu'à l'orgue et au clavecin MM. J. Luz et E. Isler s'acquittaient de leur tâche avec un sens artistique très affiné. — Les concerts symphoniques populaires ont suivi leur cours et, comme à Bâle, se sont terminés par une exécution de la *LX^{me} Symphonie*, de Beethoven.

A Bâle, les nombreux examens publics de l'« Ecole de musique » que M. le Dr Hans Huber dirige, comme le Conservatoire, avec un zèle éclairé, ont fait courir parents et amis de tous ces virtuoses en herbe. Puissent quelques-uns d'entre eux, amateurs ou professionnels, devenir un jour de vrais musiciens !

G. H.

La Musique à l'Etranger.

ANGLETERRE¹

Londres.

Tandis qu'en France, l'Opéra, l'Opéra-Comique et de nombreux théâtres provinciaux offrent l'hospitalité aux compositeurs français, en Angleterre, le seul Covent Garden est le fol espoir et la ressource première et dernière des compositeurs anglais. Mais la direction de Covent Garden se montre peu accueillante aux œuvres d'origine britannique. La devise affichée à l'intérieur des omnibus ou sur les marches des escaliers du Métro : « Support home industries », à propos d'allumettes ou de tabacs, ne s'applique évidemment pas aux opéras ou drames lyriques. Il faut, à Londres, qu'une pièce musicale, sérieuse s'entend, soit de fabrication étrangère pour être acceptée et réussir.

Ainsi voit-on les saisons de Covent Garden se succéder avec des programmes éternellement semblables, composés des œuvres de Wagner et des élucubrations de l'école italienne. En plus, l'arrivée et le triomphe soudain de M^{me} Tetrazzini ont pris pour les compositeurs et les amateurs de musique les allures et les proportions d'une catastrophe nationale. Jadis M^{me} Melba, souveraine indiscutée, se contentait de *Lucia* et de la *Bohème* ; maintenant, la voix et les tours de force vocaux de sa rivale sont cause de reprises sans

¹ En attendant de trouver en Angleterre un correspondant suffisamment au courant de l'ensemble des manifestations musicales du pays, nous avons renseigné nos lecteurs par de brèves « nouvelles ». La lettre qu'on va lire a été adressée à notre grand confrère l'S. I. M. Elle nous semble donner une idée juste de la vie musicale d'Outre-Manche.

aucun intérêt artistique, reprises d'ailleurs applaudies par des salles aussi enthousiastes qu'endiamantées. Des opéras poussiéreux ont été remis au répertoire pour donner l'occasion à ces deux étoiles de briller d'un éclat sans pareil. Car, il faut le reconnaître, rarement vit-on pareilles interprétations des vieilles œuvres à vocalises. Mais s'il est agréable d'entendre le *Barbier de Séville* chanté à la perfection, dans le vrai style et avec les récitatifs délicatement murmurés, il est navrant de voir affichés cinq fois par semaine *Lucia*, *La Traviata*, *Rigoletto*.

D'autre part, il existe vraiment d'autres drames lyriques que ceux de Wagner, ne serait-ce que *Fervaal*, *l'Etranger*, *Pelléas*, *Louise*, *Aphrodite*, *Le Roi Artus*, *Ariane* ou certains, jamais représentés, d'origine anglaise. Un demi-succès moderne encouragerait une immense partie du public à reprendre le chemin oublié de Covent Garden et les « jeunes » compositeurs à écrire des opéras nationaux. Le moment serait propice, alors qu'ils commencent à se dégager des influences françaises, allemandes et italiennes, et à chercher dans les provinces, riches en vieux airs très typiques, les sources de leur inspiration et les thèmes de leurs œuvres.

Actuellement, que peuvent-ils faire, sinon se lamenter, dans un pays qui possède un seul théâtre d'opéra (et beaucoup de théâtres d'opérettes), quand les directeurs se refusent à considérer un ouvrage s'il n'a pas triomphé d'abord dans les capitales étrangères. A quoi a-t-il servi de secouer la néfaste influence des oratorios de Hændel et celle non moins néfaste des faciles romances à succès ? Un opéra n'a aucune chance d'être monté et même un opéra-comique léger et charmant en a moins de réussir qu'une inepte « musical comedy ». Lamentable situation, malheureusement sans issue, à moins d'un soudain changement d'attitude des directeurs du Covent Garden ou de la création, à Londres, d'un théâtre correspondant à l'Opéra-Comique de Paris.

Etant données les actuelles conditions, c'est au Queen's Hall qu'il nous faut aller pour entendre *The Wreckers*, le drame musical de Miss Ethel Smyth, une œuvre essentiellement anglaise de sujet et d'inspiration, représentée à Leipzig et à Prague et jugée cependant indigne des mêmes honneurs à Covent Garden. Un curieux paragraphe, intercalé entre deux feuillets du programme, nous apprend que cette œuvre anglaise fut composée en français, traduite en allemand pour les représentations de Leipzig et qu'une traduction anglaise était en préparation. C'est en allemand qu'au Queen's Hall furent chantés *The Wreckers*.

Il est difficile de faire un compte rendu de cette pièce dont deux actes seulement, pour je ne sais quelle raison, furent interprétés, mais il semble que l'histoire de ces « wreckers » de Cornwall, fanatiques, capables de religion violente, de tendre amour, de brutalité et de dévouement, prenant part aux guerres civiles d'il y a tantôt deux siècles, soit un sujet riche en contrastes, remarquablement dramatique et orné de qualités très musicales — en somme, un bon libretto, aussi absolument anglais que l'est la musique de Miss Ethel Smyth.

Sa sincérité non plus n'est pas discutable, soit qu'elle emprunte au folklore de Cornwall des thèmes qui baignent *The Wreckers* d'une atmosphère très particulière, soit qu'elle les agrmente d'une ingénieuse orchestration ou les enlace à des mélodies originales d'un assez grand charme et fort adroites — et son talent s'affirme incontestablement plus mûri et plus libéré que dans ses œuvres précédentes, *Der Wald* ou *Fantasio*. Le traitement orchestral des thèmes populaires est particulièrement heureux dans l'Ouverture et le Prélude du second acte, deux pages symphoniques des plus intéressantes. *The Wreckers* est certainement l'œuvre la plus anglaise qui ait été écrite en Angleterre récemment et par l'emploi des thèmes populaires et par la façon dont ils sont traités, harmoniquement et rythmiquement.

L'interprétation fut de tous points remarquable, avec le concours du London Symphony Orchestra, de M. John Coates et de M^{me} Blanche Marchesi, sous la direction de Nikisch. Et l'enthousiasme fut plus remarquable encore, prenant les apparences d'une manifestation très significative contre les habitudes et les méthodes, sinon les personnalités des directeurs et du Syndicat de Covent Garden.

* * *

Les chefs d'orchestre du Queen's Hall et les donneurs de Récitals, eux aussi, montrent un rare manque d'initiative dans la composition de leurs programmes. Aucune œuvre nouvelle n'est mise à l'étude ni même annoncée, et les heures se passent à écouter de plus ou moins bonnes exécutions du *Prélude de Lohengrin*, de 1812, la *Symphonie Pastorale*, pièces de résistance plutôt connues. Quant à M. Edouard Colonne, remplaçant M. Henry Wood, il révéla aux Londoniens l'*Ouverture de Patrie*, une *Suite sur Carmen*, le *Ballet du Cid* et donna une délicieuse interprétation des deux œuvres modernes les plus appréciées à Londres : l'*Apprenti Sorcier* et l'*Après-midi d'un Faune*. Mais son exécution de la *Cinquième Symphonie* de Tchaïkowsky laissa le public anglais assez froid. Un critique du *Sunday Times* l'explique de façon ingénieuse : « Dans son interprétation nous avons

senti — comme jadis quand Lamoureux conduisit la *Pathétique* — qu'il y a vraiment peu de sympathie entre les Russes et les Français. L'interprétation de M. Colonne est franche, raffinée, civilisée, mais nous n'y avons pas reconnu la confession personnelle si passionnée que nous aimons. La *Cinquième Symphonie* ne supporte pas une interprétation classique. Comme les contes racontés dans le crépuscule de l'Enfer dantesque, il faut qu'elle nous étreigne ; il faut, ou qu'elle nous prenne au cœur comme le soir mémorable que Nikisch la dirigea, ou qu'elle nous laisse froids et apathiques. Et, en dépit de l'admirable fini de M. Colonne, de sa technique, de son souci de mettre en lumière chaque détail — l'œuvre manque d'émotion et de feu. »

Parmi les concerts des Bechstein Hall, des Æolian Hall et autres halls, il faut citer celui de M. Harold Bauer qui triompha dans les *Préludes* et *Fugues* de Bach, trop souvent joués sans vie et sans joie ; celui de M^{me} Teresa Carreno qui abuse peut-être de Chopin, mais l'interprète comme personne ; celui, de Mr O'Neil Phillips qui se dévoue à la cause de la musique française moderne, lui aussi, ainsi qu'on peut en juger par ce récent programme, très applaudi : *Prélude, aria et finale* de César Franck, *Nocturne* de d'Indy, *Prélude, Sarabande, Toccata, Estampes* de Debussy, *Pavane* et *Jeux d'Eau* de Maurice Ravel ; celui enfin donné par M. Engel aidé de M^{me} Bathori, et qui obtint le plus grand succès ; c'est avec joie que l'on entendit M^{me} Bathori accompagner elle-même les musiques que Fauré et Debussy enlevèrent aux poésies de Verlaine, et celles que M. Ravel accoupla aux merveilleuses *Histoires naturelles* de Jules Renard, pour la stupéfaction de la majorité des auditeurs et la surprise charmée de beaucoup.

Et d'autres artistes, pianistes, violonistes, chanteurs, continuent de vendre leurs petits billets à leurs amis et d'obtenir leur petit succès sans grand intérêt si ce n'est pour eux-mêmes.

Cependant voici que les petits prodiges recommencent à sévir. Le nouveau venu, âgé de onze ans, se nomme Georg Szell et vient de Budapest. Il a déjà composé plus de trois cents morceaux : ouvertures, quatuors, même un opéra-comique, *Der kleine Roland*. Il peut improviser à perte de vue, orchestrer, jouer les concertos de Beethoven, Mozart, Mendelssohn, Weber, etc., tout cela appris en quatre années seulement par son professeur, un habile homme. Compositeur, il a écrit un poème symphonique genre *Sinfonia Domestica* dont les temps s'intitulent : *Papa dort, Papa ronfle, Papa parle à Maman, Papa va à son bureau* — et l'autre jour, le critique du *Daily Mail* lui ayant donné un thème de deux mesures, « le jeune Szell improvisa une Polonaise, un Menuet et une Ouverture de Concert ». Ne nous étonnons plus quand nous apprenons que cet enfant terrible pouvait « à l'âge de dix-huit mois chanter plus de quarante mélodies ». Ce doit être vrai puisque son impresario nous l'affirme.

X. MARCEL BOULESTIN.

P.-S. — Une intéressante innovation : on sait l'ennui des dimanches soirs londoniens, sans distractions. Un hôtel, le Inns of Court Hôtel, vient d'inaugurer une série de concerts commençant après dîner et consacrés à de la musique sérieuse. M. Francis Toye, chargé de la direction artistique, donne ses soins à des œuvres telles que les Quatuors de Mozart et de Fauré, les Quintettes de Schumann et de Dvorak, les Danses de Rameau. Cela change heureusement des sempiternelles valse lentes et romances, jadis jouées par des musiques de second ordre, et des fantaisies simili-tziganes chères aux habitués des restaurants de Londres.

BELGIQUE

Cette fois encore, sous l'harmonieuse impression du festival de musique de Tournai, c'est par cet événement artistique — car c'en est un — que débutera ma chronique mensuelle. Tournai est peut-être, de toutes les villes de Belgique, celle qui possède la plus belle société de chœur mixte ; celui-ci est d'une ampleur, d'un équilibre, d'une sonorité et d'une conviction absolument remarquables ; de plus, on y chante juste, bien en mesure, avec un grand souci des nuances et de la diction, tandis que le chef, M. Henri de Loose, est un exemple de zèle et d'enthousiasme communicatif. Tous les ans, au mois d'avril, l'avisé président de la société, le sénateur Stiénon du Pré, convoque la Belgique musicale et le nord de la France à son festival, dont un grand oratorio fait les frais. Cette fois, il s'agissait de la toute première audition française de la *Ste Ludmille* de Dvorak (trad. franç. de M^{lle} May de Rudder). C'est avant tout une œuvre de grand charme, irrésistiblement séduisante malgré des longueurs et des banalités, pleine aussi d'heureux contrastes, de ravissants effets pittoresques, à l'inspiration facile et captivante, très mélodieuse toujours. En somme, une tranquille lumière en éclaire toutes les pages et supplée à l'originalité, au caractère national qu'on attend du maître tchèque Dvorak.

L'impression cependant n'en est pas moins bonne et certes la magnifique interpréta-

tion n'y fut pas étrangère ; j'ai dit ce qu'étaient les chœurs ici, mais il me reste à noter que l'orchestre renforcé fut en général bon et que le quatuor de solistes fut parfait ; leur homogénéité fut même si inouïe qu'on souhaiterait les entendre partout ainsi réunis. Le rôle de *Ludmile*, le plus important et difficile de la partition fut confié à la plus jeune artiste du groupe, M^{lle} Elsa Homburger (St-Gall) et cette création idéale suffit à la placer au rang de ses illustres partenaires. Impossible de rendre avec plus de pureté ces pages délicieuses du soprano ; le timbre si sympathique, si caressant de cette voix de cristal, souple et aisé, planant sans cesse comme d'une région supérieure, est d'un charme sans égal, et la simple et belle distinction de l'artiste, son accent sobre, son impeccable diction française et son expression tout intérieure et si musicalement pure complètent un ensemble rare de qualités de premier ordre. Sa « *Ludmile* » lui a valu ici un succès unanime, enthousiaste et chaleureux, et je m'étonne de n'avoir pas rencontré déjà plus souvent le nom d'une si belle artiste parmi les solistes appelés aux grands concerts de la Suisse française ou allemande ; sa patrie peut en être fière cependant et je souhaite à chaque ville helvétique de l'entendre ; une grande joie d'art leur serait donnée ; j'en suis convaincue.

A côté de M^{lle} E. Homburger, la noble et expressive Maria Philippi (Bâle) tenait le modeste rôle de contralto (*Svatava*) et faisait regretter que si peu de chose lui fût réservé ; enfin MM. Plamondon et Frölich, tous deux récemment fêtés en Suisse aussi, furent absolument parfaits dans leur partie respective ; je n'ai plus à parler de leur grand talent justement consacré. Avec de tels éléments, la *Sainte-Ludmile* de Dvorak connut un très beau succès. Un grand oratorio classique n'en aurait eu davantage, et, ni le majestueux *Samson* de Händel, au Conservatoire de **Bruxelles**, ni *Judas Macchabée* à la Société de musique sacrée d'**Anvers** (directeur : Louis Ontrop) n'en connurent un plus décisif.

Il faut revenir aux Concerts Ysaye, à **Bruxelles**, pour retrouver le grand enthousiasme : la dernière matinée des séances d'abonnement fut d'ailleurs des plus réussies ; le baryton Antoon van Roy y fut une fois de plus le prestigieux Wotan du final de la *Walkyrie* ; les six *Chansons néerlandaises* du XVI^{me} siècle qu'il y chanta aussi avaient en plus de leur vibrante interprétation, l'attrait de la nouveauté pour nous. Deux jours auparavant, elles avaient déjà fait une sensationnelle apparition au Cercle artistique dans un « *Lieder-Abend* » donné par l'éminent artiste.

Le dernier et 3^{me} concert de la Société Bach compte aussi parmi les meilleures soirées de musique ; le ténor Walter en fut la principale attraction dans une superbe cantate de Pénitence : *Ich armer Mensch* ; ce fut moins bien dans les « Chants spirituels » qui demandent plus d'émotion intime et de simplicité.

La *Libre-Esthétique* nous donna encore deux matinées de musique nouvelle, principalement de l'Ecole française ; Blanche Selva et Ric. Vinès, tous deux merveilleux pianistes, ont largement participé à ces auditions. Vincent d'Indy y parut aussi avant de s'en aller diriger à **Anvers** un concert à la Zoologie qui fut couronné de succès. La Société des Nouveaux Concerts s'était payé le luxe de faire venir l'orchestre complet du Conservatoire de Paris et son chef, André Messager, lesquels furent très applaudis. Aux soirées de musique de chambre, à la même Société, M^{me} Julia Culp clôturait la série de ces séances par un superbe *Lieder-Abend* (Schubert, Brahms et U. Wolf).

A **Bruges**, la saison se termine par un concert au Conservatoire dont la deuxième partie fut consacrée à Gevaert ; ceci fut surtout un hommage du directeur M. Karel Mestdagh à son ami disparu, et il fut, comme on le pense, pieusement rendu.

Quelques concerts extraordinaires auront encore lieu, de-ci de-là, et fourniront la matière à ma chronique du « *Wunderschönen Monat Mai* », mais alors, il sera bientôt temps d'aller plutôt écouter le reposant concert de la nature !

MAY DE RÜDDER.

Association des Musiciens suisses

Le Comité de l'A. M. S. vient d'adresser aux membres de l'Association et à tous les intéressés la circulaire suivante :

« Nous avons l'honneur de vous annoncer que la deuxième publication de l'*Association des Musiciens suisses* paraîtra sous peu. Le choix s'est porté, cette fois, sur une

HUMORESQUE

de M. JOSEPH LAUBER (Genève).

L'œuvre, pour grand orchestre, brillamment instrumentée, spirituelle et d'une couleur originale, mérite d'être portée au programme des concerts de la saison prochaine. Nous nous